
ESSAI SUR L'ANTHROPOCENTRISME DES TABOUS ALIMENTAIRES DANS L'HÉRITAGE DE L'ANCIEN TESTAMENT

François POPLIN*

Par rapport au paysage animal des lieux et temps bibliques tel que le restitue la recherche scientifique et tel que la systématique moderne le montre agencé dans ses parties taxonomiques, les préceptes alimentaires de l'Ancien Testament dessinent un tableau très particulier. Entre la faune environnante et le bestiaire de la table s'interpose un filtre culturel puissant.

Cette déformation, cette recomposition revêt deux aspects majeurs : elle opère des choix et elle établit un plan.

Le premier aspect est bien connu. Les nombreux commentaires auxquels il a donné lieu dispensent d'un long développement : la liste des espèces retenues est très brève, du fait d'une sélection aiguë placée sous l'invocation de la pureté. L'intensité même du phénomène montre combien on tient à ces dispositions, combien elles retentissent profondément à travers le mode de vie dans le système de pensée. Et dans *on tient*, la cohésion du groupe est engagée.

Le second aspect est plus proprement l'objet de ces pages. Il est classificatoire. A partir de ce qui est proposé dans le panorama zoologique, les préceptes composent une ordonnance que le naturaliste ressentira comme une systématique seconde, artificielle, et qui a valeur d'organisation en soi, dans l'ordre culturel. Des diverses dispositions de la Loi résulte une disposition d'ensemble. Elle comporte, bien entendu, des recoins d'ombre, de petites contradictions à travers le temps et l'espace, mais aussi et surtout de grands traits constants, qui ne sauront changer sans que cela ait signification de changement de société. On comprend ici que le présent propos considère l'Ancien Testament et son héritage comme un tout.

Le premier élément d'organisation sensible, mais ce n'est pas le plus important, est une disposition en trois strates. De même que nous avons des armées de Terre, de l'Air et de Mer, les êtres animés sont distribués en trois ensembles bien séparés, les marcheurs, les voiliers, les nageurs. Tout ce qui est intermédiaire, hybride, hésitant, est considéré comme impur. Entre l'air et l'eau, les oiseaux aquatiques comme le pélican sont regardés avec suspicion (les canards, dans le détail, donnent lieu à discussion) ; les poissons volants, potentiellement, ne valent guère mieux. Entre l'air et la terre, l'autruche est rejetée, et les chauves-souris ne trouvent pas grâce non plus. Entre la terre et l'eau, les amphibiens sont condamnés à ne pas être mangés, notamment les grenouilles chères et chère au Français. L'ambiguïté des amphibiens se trouve affichée dans leur nom, car l'étymologie renvoie à leurs deux modes de vie, aquatique et terrestre. On peut faire deux commentaires en passant : la résolution prise par la Loi revient à édicter qu'une double vie n'est pas une vie, maxime qui a encore cours dans notre société ; d'autre part, il ne serait pas surprenant que quelque chose de la tradition ait présidé au choix du terme scientifique (au XVI^e siècle). En effet, il est quantité d'êtres vivants connaissant une pluralité existentielle (les papillons, par exemple) sans que leur dénomination s'en ressente, mais aussi sans que cette pluralité ait été perçue jadis de manière signalée. Les amphibiens se sont peut-être attiré leur désignation pour s'être fait remarquer par un caractère marqué très en amont, mais très fortement dans l'héritage culturel du milieu qui a forgé le vocable.

Sur la terre, pied à pied avec nous, à portée de main, de houlette, de bâton et de caresse, de couteau et de bouche, de parole et de langue, de tout ce qui constitue notre être, il y a ce qui est

* RCP 717 (C.N.R.S.), Muséum national d'Histoire naturelle, Laboratoire d'Anatomie comparée, 55, rue Buffon, F-75005 Paris.

la matière première animale du mode de vie agropastoral au carrefour de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, et qui forme encore pour nous le cœur du bétail. Ce sont les bovidés (au sens large, zoologiquement correct), du plus gros taureau au plus petit agneau. Ce sont les ruminants à pied fourchu par excellence. Marcheurs comme nous, de taille adaptée à la nôtre, bons producteurs de lait, de laine, etc., on n'en finirait pas de dépeindre, même sans être finaliste, tout ce qui les désignait dans leur rôle pour les sociétés de l'Holocène considérées.

Un peu plus distant, moins commode à atteindre, et quelque peu relégué par la difficulté de le saigner correctement, il y a le gibier. Le sanglier sera parfois permis à *la limite*, du moins dans la tradition coranique.

Encore plus loin, tout le grouillement des bestioles, du lézard au cloporte et à la paramécie, dont l'Histoire naturelle n'a pas encore épuisé l'infinie variété; territoire lointain, comme extérieur pour la Tradition, où elle grapple quelques formes bonnes, mais dont l'essentiel semble hors d'atteinte. L'exception des criquets confirme la règle, étant donné l'intensité avec laquelle ces insectes préoccupants imposent leur présence.

Ainsi se dessine une sorte de zonation où l'homme, pour son alimentation, mange surtout des animaux proches. Avant d'en venir à ceux qui le lui sont le plus et qui, paradoxalement, sont interdits à la consommation, il n'est pas mauvais d'envisager les habitants des airs et des eaux. En effet, par leur difficulté d'accès, ils se rangent avec les animaux des terres lointaines.

Dans les airs au-dessus, dans les eaux en dessous, sont les êtres volants comme la chouette, la chauve-souris, le moustique, et les êtres nageants — ou tout au moins baignants — comme l'espadon, le dauphin et l'anémone de mer. Deux autres mondes, où l'homme n'a à sa disposition immédiate qu'un champ d'action restreint. N'y sont retenues que peu d'espèces, groupées en des types serrés : l'oiseau par excellence, qui sait tenir par son aile sa place écologique et ne va ni traîner par terre comme l'autruche, ni tremper dans l'eau comme le pélican; le poisson par excellence, avec écailles et nageoires. C'est sur terre que se trouve ce qui nous concerne le plus, avec les deux connotations que l'on peut sentir dans le verbe, de *qui nous regarde* (du latin *cernere*, considérer) et de *qui ensemble nous entoure*, la première posant les animaux en témoins de ce que nous sommes en même temps qu'en partenaires de la pièce que nous jouons sur la scène de la vie, la seconde renvoyant à la zonation en cernes, en sphères concentriques ébauchée plus haut.

On s'étonne parfois du peu de cas fait des êtres aquatiques, qui sont pourtant plus faciles à conquérir que ceux des airs. Un breton de l'Armor, pendant les lectures dans sa petite église, comprend mal que les peuples de l'Ancien Testament ne se soient pas intéressés positivement aux homards et aux huîtres. Il est facile de lui répondre qu'ils étaient plus gens de steppe que de littoral, et que ni la Méditerranée ni la Mer Morte ne se retirent à chaque marée pour découvrir des jonchées de coquillages. Mais c'est une argumentation un peu trop satisfaisante pour l'esprit. Il est des groupes côtiers qui ne sont pas tournés vers les produits du monde aquatique. Le déterminisme écologique n'est pas à invoquer sans démonstration, et j'aurais tendance, sur ce point, à être réservé. Le plus intéressant, dans cette affaire, est de noter, de manière en quelque sorte essentielle, comme disent les médecins, que les porteurs du Livre ne sont pas tournés vers la mer comme les Grecs.

Une autre question, à propos de poissons, est plus consistante. Ils ont du sang aussi bien que les mammifères, et l'espadon et le thon sont même des êtres à sang rouge et chaud. Pourtant, ce sang est tu. Le fait qu'il n'y soit pas prêté attention montre que les animaux aquatiques ne sont pas traités comme ceux de la terre. Ils le sont avec moins d'acuité, avec moins de proximité, comme étant moins de "vrais animaux", moins de notre monde. Et la logique ferme sa boucle par le précepte que le sang doit retourner à la terre; sinon, que faudrait-il faire en saignant un poisson? Il est à noter que la structuration mentale sous-jacente perdure dans l'Occident moderne : le sang des poissons n'est pas perçu dans les pratiques alimentaires, et leur musculature n'est pas chair. *Viande rouge* n'est un pléonisme que dans la mesure où l'on ne se souvient pas que le sens premier de *Viande* est *aliment en général*.

L'esturgeon, que ses écailles ne couvrent pas entièrement, est considéré comme impur, faute d'un manteau d'écailles décent. La condamnation s'étend à ses œufs, c'est-à-dire au caviar vrai. L'Iran des ayatollahs s'est demandé récemment s'il fallait reprendre cette loi ancienne et l'appliquer aux musulmans. Avec la résolution contraire, il a su conserver une branche active de son économie, mais aussi se démarquer de ceux qui continuent d'observer l'interdit. On voit ici qu'un animal limite peut devenir un animal frontière. La fonction emblématique n'est pas négligeable.

Venons-en aux animaux de la plus grande proximité. En deçà des pieds fourchus, au lieu où la consommation se fait le plus intense, là où l'on s'attendrait à trouver dans le chien, le porc et le cheval des nourritures par excellence, on rencontre leur tabou.

Les carnivores sont proscrits, lit-on, parce qu'ils se souillent de sang en étant carnassiers. On pourrait tout aussi bien avancer qu'ils l'abolissent en le métabolisant. En effet, par ailleurs, la métabolisation des produits carnés et lactés fait qu'il n'y a plus mélange au sein du consommateur. De même, la consommation d'un agneau à la mamelle est licite, si l'on considère que le jeune ovin fait perdre sa nature au lait qu'il ingère. On pourrait encore faire valoir que le sang des proies passe dans celui des carnassiers et retourne avec lui à la terre s'ils sont abattus selon le rite. Et que penser de carnivores nourris de viande kascher ou de protéines végétales? La véritable raison de l'éviction est ailleurs, plus proche de nous, et c'est cette proximité qui nous la rend difficile à discerner. Un texte est illisible quand il est trop près des yeux.

Le chef de file des carnivores, celui qui le premier tombe sous le sens et sous la main, derrière qui (*qui*, et non pas *lequel*, cela n'est pas rien) se rangent les autres et qui les éclipsent, est le chien. Ne parlons pas du chat, il viendra plus tard. Dans l'ambiance culturelle considérée, le chien est si proche de l'homme qu'il fait un peu partie de la famille. *Canis familiaris*. Il existe un rapprochement homme-chien, vieux de quelque dix millénaires, qui aboutit à l'assimilation, soit dit au risque du contresens intéressant que le terme porte en lui. Et si le carnivore-type n'est pas mangé, il est dans la logique que le groupe entier ne le soit pas.

Il est une autre manière de voir, qui mène par le chemin contraire au même résultat. Elle en appelle au chien ordurier, au chien éboueur, fécal et non plus focal (= du foyer; *chenet* vient de *chien*). Effectivement, les mangeurs de charognes ne constituent pas une viande sur pied bien appétissante; mais ce n'est pas un argument objectif. On peut se régaler de viandes avancées, et la pratique du faisandage est une réalité bien attestée. Des Esquimaux à la Chine, l'Occidental rencontre de singuliers bouleversements de son échelle du goût en matière de viande avariée et de consommation des carnivores. Il n'est pas superflu d'indiquer que, réciproquement, les fromages forts dont la France en particulier s'enorgueillit, sont, pour les Extrêmes-Orientaux, du pourri. On ose à peine ajouter que certains chevaliers du couteau et de la fourchette de chez nous les apprécient avec des asticots dedans. Pourtant, cela est. Or, si l'on évoque de la viande avec les mêmes bestioles, on leur fait venir la nausée au cœur et le *Cuirassé Potemkine* à l'esprit. En sorte que ce qui est en cause n'est pas tant la larve que la viande ou le produit lacté : il me semble que transparait là la distinction qui existe déjà dans l'Ancien Testament. Ce qui compte beaucoup, pour en revenir au chien, c'est le moment où il va recevoir l'aliment carné que nous partageons avec lui. Avant ou au sortir de la marmite, il y a partage vrai du produit — et le chien se rattache à notre propre oralité —; après, il reçoit un sous-produit, un déchet, il ne s'agit plus de marmite mais de poubelle, et d'analité. Le statut de celui qui passe pour le plus vieux compagnon de l'homme serait à préciser pour les temps les plus anciens. Il est probable qu'on le trouvera toujours valorisé des deux façons, positive et négative; nous avons vu plus haut l'ambiguïté être cause d'éviction alimentaire : peut-être y a-t-il à creuser de ce côté.

Des deux tendances, qui ont au moins valeur de voies explicatives, je reviendrai plus loin sur la première, celle où il est considéré que le chien est proche de l'homme au point de se confondre un peu avec lui. Il l'est surtout par complémentarité, notamment par le prolongement sensoriel (olfactif) qu'il lui apporte et par l'aide fonctionnelle qu'il lui fournit dans toutes sortes de tâches, dont la garde du troupeau n'est pas la moindre pour des pasteurs, et prend en relais sur la vieille complicité de chasse. Cette complémentarité se marque aussi dans l'alimentation, le chien recevant ce que l'homme ne mange pas. Les os, notamment, dont la charge symbolique mériterait plusieurs pages. Il y aurait à dire aussi sur l'évolution du régime alimentaire carné du chien dans nos sociétés de consommation.

Le porc, lui, nous est proche d'une autre manière, moins par complémentarité que par similarité. Cette ressemblance est frappante précisément dans le domaine de l'alimentation. Il est omnivore comme nous, bunodonte (les paléontologues savent, parfois pour s'y être laissés prendre, que les molaires de suidés prêtent à confusion avec celles du genre humain) et doté d'un appareil digestif qui se décrit et fonctionne comme le nôtre. Cela est manifeste à l'œil, cela est encore plus frappant à l'odorat. L'odeur stomacale du porc ressemble à la nôtre de manière aussi indiscernable qu'émétisante. Sans parler du reste. Or, entre cette forme du sentir et les sentiments psychiques, il y a une osmose affective aussi subtile que profonde, où le rhinencéphale joue son rôle, et qui peut

atteindre jusqu'au sentiment religieux à titre plus ou moins métaphorique. L'usage de l'encens, l'expression *odeur de sainteté* sont symptomatiques. Le porc peut être ressenti comme d'une grande proximité, d'autant plus troublante qu'elle est viscérale. On aimerait argumenter sur sa peau glabre comme la nôtre, mais les fondements historiques manquent pour les temps bibliques. Il y sera revenu plus loin, pour les développements ultérieurs.

Ainsi le porc et le chien ajoutent un cercle interne, d'interdit, au dispositif concentrique. Des zones lointaines aux proches, la permission de consommer grandit, puis s'inverse. Au centre, là où le tabou va être le plus fort, se trouve, non nommé mais désigné par l'agencement de tout le reste, l'homme. Cette organisation a comme pôle le tabou de l'anthropophagie.

Dans cette situation, l'homme apparaît soit impur comme la pire des bêtes, soit comme le plus pur des êtres, faisant corps avec son dieu, dont il est l'image (et réciproquement, dirait Voltaire). Ce dieu est non seulement omis comme lui dans la description, mais innommable, comme si son nom même ne devait pas passer par le début de canal alimentaire qu'est la bouche. Il y a là une correspondance allant jusqu'à identifier l'être de chair à l'être de raison que le mot désigne. Cette correspondance retentit dans le double sens de *langue*, chose du verbe et de l'alimentation, et se prolonge dans le fait que la notion de *savoir* d'*Homo sapiens* fait appel, en latin, à la fois à la science (sapience) et au goût (sapidité). Du reste, en hébreu, le même mot désigne *sens des mots* et *goût des choses*.

Que nous soyons le meilleur ou le pire des êtres, comme la langue dans l'apologue d'Esopé, comme l'ange et la bête dans Pascal, comme le chien d'après ce qui a été vu plus haut, est un jugement de valeur qui n'importe pas ici. Ce qui compte, c'est notre position centrale au cœur du dispositif institué par l'ensemble des préceptes.

Dans ce système, pour rompre avec un tel ordre établi, la parole la plus révolutionnaire qu'on puisse attendre est : "Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon corps". A quoi la proposition de faire de même avec le sang met un comble.

Que cela soit fait de manière symbolique n'enlève rien. Cela renforcerait même en ne gardant que le principe, à l'état pur, et en dédaignant l'aspect matériel. L'opération permet, le proposant étant (considéré comme) homme-dieu, de consommer, de s'incorporer par la bouche la divinité, de s'unir de cette manière à son corps mystique.

Le schéma anthropocentriste demande pour jouer qu'il y ait communauté entre les espèces, qu'elles soient perçues comme formant un tout, du plus humble vermisseau à l'homme, et qu'il n'y ait surtout pas de rupture entre celui-ci et ses voisins dans le monde animal. Il est regrettable, ici, que les préceptes ne parlent pas des singes avec détail. Ils sont implicitement exclus, mais si les choses s'étaient passées près du Kilimandjaro et non du Sinaï, on disposerait de précisions révélatrices sur les grands singes anthropomorphes si proches de nous dans leur forme; et il est probable que la Paléontologie en tant que discipline aurait eu à suivre un autre cours que celui que nous lui connaissons depuis Cuvier et Darwin.

La solidarité avec les animaux s'exprime dans la coutume de ne pas manger leur train arrière, ou du moins d'en retirer le nerf sciatique parce que c'est là que Jacob fut atteint (*Genèse*, XXXII, 33) : l'homologie fonde la correspondance. Elle participe d'un esprit qui est l'essence même de l'Anatomie comparée.

Un autre élément conjonctif est le sang. La notion de lien du sang, d'alliance par le sang, d'une certaine façon, est présente. Il est ressenti comme commun à l'homme et aux animaux, il est uniformément tabou. Encore faut-il préciser qu'il s'agit des espèces à sang rouge (et à nerf sciatique) : on retrouve la distinction des "animaux vrais" évoquée plus haut.

Ainsi, le sang et le nerf sciatique tissent la cohésion du substrat sur lequel se développe l'influence, le rayonnement du tabou central de l'anthropophagie. Il est temps de rappeler celui de l'inceste dégagé par J. Soler, qui affleure dans le célèbre précepte : "Tu ne cuiras pas le chevreau (ou l'agneau) dans le lait de sa mère" et qui paraît moins pesant, moins organisateur. Les deux interdits ne sont pas incompatibles, mais complémentaires. L'un vise la lignée en réglant les rapports entre générations, l'autre l'individu, le soma. L'un inscrit ses effets sur l'axe du temps, l'autre dans l'étendue de la population. Ce sont deux préoccupations perpendiculaires, qui concourent à la maintenance du groupe dans le temps et l'espace.

Les grandes lignes étant en place, il est bon de revenir à quelques cas pour prendre en compte l'évolution des phénomènes. En effet, ces pages ne se soucient pas seulement de l'Ancien Testament

à l'époque de sa rédaction, mais de son vivant jusqu'à nous, à travers les cultures qu'il a irriguées et qui l'ont traité soit dans la continuité, soit dans la rupture.

En cela, le porc et le chien sont particulièrement précieux. Le premier n'était, initialement, pas plus marqué que d'autres espèces, mais il est devenu l'animal de l'affrontement du judaïsme et du christianisme. Cela commence au contact du Monde classique, contact très rude d'après les *Maccabées*. Les tribus hellénisées du nord tentent d'imposer par la violence le porc aux Juifs. L'épisode, daté du II^e siècle avant l'ère chrétienne, souffre de son caractère événementiel. Ce qu'il faut en retenir du moins, c'est qu'on assiste au raidissement sur l'interdit du porc au moment où le christianisme approche. En l'occurrence, on pourrait souligner, dans la ligne de pensée sartrienne, que c'est l'autre culture qui a provoqué le durcissement du tabou; peut-être plus objectivement, c'est le contact des deux. Cela va se continuer en relais dans l'opposition entre l'Islam et la Chrétienté. Le Monde occidental, notamment par l'influence de Rome, qui était grande consommatrice de porc, et qui va rencontrer des territoires de large complicité dans son expansion en Gaule et en Germanie par exemple, va sceller l'affaire sur une grande échelle.

Il y a, dans le commerce qu'a l'Occident avec le porc, des aspects peu signalés qui plongent des racines dans ce jeu culturel. Le porc n'est pas d'une autre espèce que le sanglier, animal noir et hirsute; il en est une forme entièrement forgée par l'homme. Or, force est bien de constater que les porcs à peau glabre et rose ont été pour beaucoup développés dans le monde chrétien à hommes blancs. On peut y voir un anthropomorphisme, et il se trouve qu'il s'inscrit en opposition avec l'ancienne Loi. A la fois, on fait un animal encore plus à notre image, et on insiste sur sa consommation, ce dont le boudin, rempli de sang et de graisse, n'est pas un moindre aspect. Dans la même optique, le fait que la peau des cochons ne soit pas séparée précocement de la carcasse pour être tannée comme tant d'autres, mais gardée en association avec la chair jusqu'au point de paraître dans l'intimité de la marmite, et même de nous être incorporée par la manducation, me paraît significatif. Le thème de la peau rejoint dans le domaine de l'horreur celui du scalp, et il y a à cet égard, dans les *Maccabées* (II, 7), un récit qui fait frémir.

La consommation du chien, qui était pratiquée également en Gaule et en Germanie (sait-on bien que la dernière boucherie de viande de chien d'Allemagne a fermé à Munich entre les deux guerres?), aurait pu suivre un développement similaire, mais la Chrétienté a placé l'animal dans le cercle de famille. Cela transparait dans l'histoire de la Cananéenne (*Matthieu*, xv, 27-28), où se trouve réalisée l'assimilation symbolique à l'homme. Et cela tranche avec l'attitude de l'Islam, où le chien est généralement tenu au bout du bâton.

Ainsi, par leur destin alimentaire changeant, ces deux animaux apparaissent comme des protagonistes, comme des marqueurs culturels de grande importance. Ils sont mêlés de près aux affaires des hommes — et l'on retrouve dans cette expression la notion de proximité sur quoi il a été insisté.

Il reste à parler du cas prodigieux du cheval, ou plus exactement des équidés. L'histoire de l'hippophagie s'inscrit dans une durée et dans un espace qui dépassent ceux des Ecritures. Il faut, pour la rencontrer, remonter au Paléolithique, et elle n'a reparu qu'au XIX^e siècle; cela s'est produit en France, à l'instigation du rationalisme. Elle est attestée en Irlande au Moyen Age, où elle a été un sujet de lutte avec la papauté. Elle semble traditionnelle chez les peuples d'Asie centrale. Le Monde romain, par exemple, ne l'a pas connue. Dans ce vaste domaine spatio-temporel outrepassant l'Europe, la Méditerranée, la proche Asie et l'histoire écrite, il y a sans doute des exceptions, mais, au sens où un ciel bleu avec quelques nuages est fondamentalement bleu, la non-consommation des équidés est de règle depuis dix millénaires.

Pour aborder convenablement le sujet dans la tradition vétero-testamentaire, le lecteur occidental doit d'abord briser avec la valorisation qui fait partie de ses idées reçues : l'âne est une bête noble, et le cheval n'apparaît que tardivement dans le Monde biblique, pour se substituer à lui au cours de l'ère chrétienne, soit dit en simplifiant.

Il suffit d'un regard aux textes pour saisir la puissance de l'anthropomorphisme de l'âne. C'est un personnage central du bestiaire de la Bible. Ainsi, dans *Exode*, xxxiv, 19-20 : "Tout être sorti le premier du sein maternel me revient : tout mâle, tout premier né de ton petit ou de ton gros bétail. Mais tu rachèteras par une tête de petit bétail le premier-né de l'âne. [...] Tu rachèteras tous les premiers-nés de tes fils". Il y a homologie entre père et propriétaire, entre âne et fils, petit-fils ânon et petit-fils humain nourrisson, et ces deux derniers ont pour valeur d'échange par exemple un agneau, ce qui rend celui-ci secondaire par rapport à l'ânon. D'ailleurs, dans le récit du sacrifice

d'Abraham, Isaac est d'abord chargé comme un âne (d'un bois qui fait penser à la croix sur les épaules de Jésus) avant d'être échangé contre un ovin.

Cette adhésion profonde de l'âne à l'homme connaît une autre forme avec l'histoire de Samson (*Juges*, XIII-XVI). La mâchoire d'âne avec laquelle il défait les Philistins est l'équivalent du glaive de Rome. Elle a valeur de défense nationale, elle est l'Arme, la fusée nucléaire de notre temps. L'âne a la dent dure de réputation, et sur la crèche, il veille et protège aux côtés du bœuf qui réchauffe de son souffle (en une association qui transgresse chrétiennement l'interdit de l'attelage composite). La mâchoire que Samson prend n'est pas un vieil ossement qui traîne et dont on a perdu de vue ce qu'il était. Elle est fraîche, et cela assure la continuité de l'âne à lui. D'autres indications contribuent à l'amalgame de l'animal et du héros. Pour ne pas allonger, je ne retiendrai que celle-ci : la domestication rabat la crinière des équidés, fait tomber cette chevelure.

L'ânesse de Balaam (*Nombres*, XXII, 21-33) est elle aussi protectrice, et porteuse, autant dire maternelle. Elle apporte un complément sensoriel (visuel) à l'homme et parle avec lui. Le rôle de monture est déterminant. Quelques mots s'imposent à ce sujet.

Dans sa recherche de la libération par rapport au milieu, depuis le poisson de l'ère primaire, l'homme a connu un certain nombre de grands stades, de grandes conquêtes dont les deux dernières en date sont le véhicule et l'aviation, soit dit sans négliger la conquête des mers et des profondeurs aquatiques. Se véhiculer revient à un transfert de l'appareil de déplacement hors du corps, dans un instrument qui le prolonge, comme le télescope prolonge notre vue et comme le chien prolonge notre odorat. Au stade du moteur animal, cela peut se faire soit indirectement (char), soit directement, au contact de l'élément ajouté. Ce contact est très important : le cavalier *fait corps* avec la bête. Il y a fusion des deux êtres. Les centaures tels que nous les avons retenus ne sont pas des hommes avec un attribut équin, ni des chevaux avec une partie d'homme; ce sont des êtres doubles, associant un plein cheval, dont l'essentiel est présent avec l'appareil locomoteur, et un plein homme, avec la tête pour la parole (et la direction) et les mains pour agir. La solution parfaite, idéale, est du côté de cette union, non dans l'attelage. A travers ses diverses tentatives, l'homme est à la recherche d'une formule qui intègre son être physique à un dispositif le prolongeant comme fait le cheval, et qui allie pour la protection la carapace (*Panzer*) de la tortue à la rapidité du lièvre, cet autre coursier impur. En effet, la notion de défense conflue avec celle de mouvement, ne serait-ce que par la possibilité d'esquive que la mobilité donne. C'est sans doute pourquoi l'arme de Samson vient de la monture. Cette combinaison, c'est cela qu'attend par delà les millénaires Balaam humilié. Ce sont les divisions blindées qu'un capitaine français appelait de ses vœux en 1934 pour lutter contre un ange exterminateur d'un ordre nouveau.

Le remplacement de l'âne par le cheval tarde dans les Ecritures. Les porteurs de la Bible regardent le nouvel arrivant un peu comme un intrus. Le changement ne se fait pas de l'Ancien Testament au Nouveau, mais plus tard. L'ânesse sur laquelle Jésus entre dans Jérusalem n'est pas d'humilité, mais encore de grandeur. Cette entrée triomphale dans la Ville réplique celle des Grecs dans Troie dans les flancs d'un équidé, de bois mais mobile. Le cheval s'imposera en devenant l'agent de la propagation dominatrice des croyances nouvelles, dans une communauté d'esprit entre l'Islam et la Chrétienté qui s'exprime de nos jours encore dans le prestige dont jouit le cheval arabe en Occident. Et la chevalerie chrétienne substituera le cheval à l'espèce asine dans le rôle christophe, comme à la fresque romane de Saint-Etienne d'Auxerre.

Par conséquent, il est vrai que l'âne et le cheval ont joué comme marqueurs culturels entre les différents héritiers d'Abraham, à des nuances près comme celle qu'introduit la stratification sociale; mais il est non moins vrai que dans leur ensemble, considérés au niveau générique en quelque sorte, ils traversent le champ considéré d'une seule traite, venant du fond de l'Holocène et aboutissant, sans jamais être consommés, au mythe moderne de l'automobile et des engins spatiaux. Il n'est peut-être pas anodin que l'hippophagie ait reparu quand le moteur mécanique s'est développé. Il est tentant de dire que les civilisations précédentes ne pouvaient se résoudre à manger l'animal sur lequel elles reposaient, sur lequel, du moins, leur élite était assise. Il est plus consistant de désigner l'anthropomorphisme en cause. Il s'agit d'un anthropomorphisme de complémentarité, où le contact joue un tel rôle que la forme pure, référentielle par excellence, est celle de l'homme à cheval. Cette idéalité se marque dans le fait que *faire du cheval*, qui pourrait recouvrir diverses formes des utilisations du cheval, désigne électivement l'équitation; *de selle* est implicite, et personne ne dit *je fais du cheval de labour*. Toutefois, *faire du cheval* retrouve un sens en boucherie, mais le commentaire prendrait trop de place. Ce qui importe ici, c'est de

montrer que nous portons en nous le rapprochement homme-cheval (et à une échelle culturelle plus grande, homme-cheval ou âne), en une idée/image toute faite qui tient de l'idéogramme. Cela n'est sûrement pas né d'hier. La sépulture cananéenne où squelette humain et squelette d'âne reposent ensemble est un signe important de cette syntaxe d'adhésion de l'homme à l'équin. Le bestiaire de la tombe est une contrepartie de celui de la table. Globalement, dans ces cultures, le porc est tantôt mangé, tantôt non, le chien l'est parfois, l'équin jamais. Il peut paraître surprenant que son anthropomorphisme soit le plus fort, alors que sa morphologie est la plus éloignée. C'est peut-être que l'anthropomorphisme de complémentarité nous atteint mieux que celui de similarité, parce que celle-ci susciterait une réaction de défense idiosyncrasique en retour. Il faut continuer de chercher.

La relation privilégiée que nous avons avec ces équidés pose un problème pour les temps antérieurs. Dès les textes les plus anciens, il apparaît que le pacte avec eux était scellé depuis longtemps. L'hippophagie avait cessé des millénaires plus tôt. Cela appelle une enquête étendue, notamment ostéo-archéologique, à travers une très vaste aire géographique. Vues d'Europe occidentale, les choses se présentent comme si notre relation avec le cheval s'était orientée bien avant sa domestication. Que s'est-il passé entre les derniers chasseurs de chevaux et les premiers cavaliers? En attendant de trouver des réponses précises et circonstanciées, il est bon de prendre en compte le long rythme qui transparait dans l'histoire de l'hippophagie, et de se souvenir que l'art paléolithique comporte des pulsations de cet ordre de grandeur, voire plus longues encore; et qu'à la présence d'une espèce dans les figurations peuvent correspondre des significations successives, des contenus idéologiques variés, des fonctions intellectuelles différentes. On retrouve cela dans les avatars fonctionnels du thème du taureau ou du lion depuis l'Orient ancien jusqu'aux emblèmes des évangélistes, par exemple. Les pratiques alimentaires vivant elles-mêmes d'un rythme lent, on peut se demander si un interdit de longue durée, ou de vaste étendue géographique, ne pourrait pas recouvrir aussi différents usages, différentes conceptions de l'espèce visée, et être plus déterminant que ces fonctions apparentes. Ce qui comporte de chercher au tabou des raisons à longue portée.

Notre relation à l'animal trouve en nous des attaches profondes qui renvoient aux "frères inférieurs" que nous avons été au cours de l'évolution, et qui ne sont pas totalement effacés. Ils ne sont pas partis, mais enfouis en nous. Ces régions profondes de nous-mêmes nous sont imperceptibles, ou très difficiles à percevoir, de même que nous avons oublié que les éléments de nos mâchoires prémammaliennes sont enfouis dans l'oreille moyenne; nous avons perdu de vue que ces éléments qui nous aident à capter les sons nous servaient jadis à manger; mais l'étude, du moins, nous fait rattraper ce défaut de mémoire. C'est dans ces profondeurs rejoignant l'ordre de l'histoire naturelle que réside le sens inné avec lequel nous commerçons avec les animaux. Secret et adhérent à la nature sous-jacente à la culture, il est du domaine des "raisons que la raison ne connaît pas". Il voisine avec le sentiment religieux, voire se confond avec lui. Il y a un lien, puisqu'il n'y a pas de religion sans animaux. *Animal, anima* n'est sûrement pas qu'un jeu de mots latin.

La relation avec l'animal va de ces attaches aux pratiques où nous rencontrons celui-ci et où elle se fait jour. Elle émerge ainsi dans plusieurs champs d'activité, donnant autant de bestiaires, de représentations des bêtes telles que nous les concevons. Parmi ces bestiaires, celui de la table est sans doute l'un des plus consistants, car son ancrage remonte aux origines mêmes de l'alimentation. Cela risque de lui attirer le reproche d'en être resté à des préoccupations bien basses, bien primitives. Il faut répondre, d'une part, qu'il est bon de connaître les éléments fondamentaux des phénomènes et, d'autre part, que ce registre comportemental a évolué lui aussi, qu'il a été modelé par la culture, laquelle a su le charger de signification. De même, la bouche produit depuis des centaines de millions d'années des souffles et des sons dont il a été finalement tiré un parti intéressant.

Voir comment s'organise chaque bestiaire et comment ils jouent entre eux paraît une manière raisonnable d'aborder les choses. Ces pages ont fait leur d'examiner l'agencement d'un bestiaire alimentaire, avec quelques éclairages sur les autres registres. Elles ont choisi pour cela l'occasion infiniment précieuse que donnent l'Ancien Testament, le Nouveau, le Coran et tout ce qui les entoure. Elles sont une visite d'un grand sujet. Si elles pouvaient apporter quelque chose, ce serait surtout une invitation à songer à la façon dont les animaux se rattachent à notre être, eux qui sont d'autres êtres vivants — plus ou moins autres, et le degré d'altérité est au cœur du débat. Un cœur où nous sommes, avec nos semblables, qui sont aussi des autres.

BIBLIOGRAPHIE

- La Bible consultée est celle des Editions du Cerf, Paris, 1961.
- BAHLOUL J. (1983) : *Le culte de la Table Dressée*, A.-M. Métaillié édit., Paris.
- DOUGLAS M. (1981) : *De la souillure*, Maspero édit., Paris.
- FARB P. et ARMELAGOS G. (1985) : *Anthropologie des coutumes alimentaires*, Denoël édit., Paris.
- FABRE-VASSAS C. (1985) : Juifs et Chrétiens, in *Identité alimentaire et altérité culturelle (Colloque de Neuchâtel, 1984)*, *Recherches et travaux de l'Institut d'Ethnologie* (Neuchâtel), 6 : 59-83.
- MARTENS F. (1977) : Diététique [sic] ou la cuisine de Dieu, *Communications*, 26 : 16-45.
- POPLIN F. (1986) : La relation faune-bestaiaire à travers le préhistorique et le préhistorien, *L'Anthropologie*, 90, 4 : 657-664.
- PURY A. DE — (1985) : Animalité de l'homme et humanité de l'animal dans la pensée israélite. Comment l'homme se définit-il par rapport à l'animal?, in *L'animal, l'homme, le dieu dans le Proche-Orient ancien*, Les cahiers du CEPOA, 2, Peeters édit., Louvain : 47-70.
- SOLER J. (1973) : Sémiotique de la nourriture dans la Bible, *Annales*, juillet-août 1973 : 943-955.

DISCUSSIONS

R. PUJOL. — Je tiens à exprimer mes félicitations à François Poplin pour son brillant exposé. Je ne suis pas moi-même archéo-zoologue. Mais il me paraît qu'il serait intéressant de mettre en rapport avec les observations que nous venons d'entendre l'usage de l'allaitement par les femelles de certains animaux, notamment les chiots (Amazonie, Australie, etc.), les porcelets (Asie, Nouvelle Guinée, etc.). Cette relation particulière crée en effet des liens de complémentarité uniques entre l'être humain et l'animal. En ce qui concerne l'image du cochon blanc Large White et de l'homme blanc, c'est un phénomène récent de sélection par les Anglais qui possédaient, comme les Français, des races pies (blanc et noir, noir et brun, etc.). Signalons que le porc piétrain belge est pie (blanc et noir). Il concurrence aujourd'hui le Large White. Le porc danois industriel est blanc, ce qui conforte la théorie exprimée par François Poplin.

F. POPLIN. — L'étude des ossements m'est certes familière, mais elle ne m'est aujourd'hui qu'une voie d'accès à un propos proprement anthropozoologique, qu'elle nourrit de bonne façon. — La question de l'allaitement féminin des jeunes animaux mériterait en effet d'être regardée de près, et je suis frappé de voir combien la "voie du lait" est peu examinée par rapport à la "voie du sang", alors qu'elles sont parallèles et que de leur confrontation naîtraient sûrement de riches enseignements.

— Merci d'appuyer la thèse de l'anthropomorphisme de similarité du porc. Le message n'est pas facile à faire passer. Il est évident que l'homme fait là l'animal à son image, et non moins évident qu'il a peine à en convenir.

J. LECLERC. — Peut-on rapprocher ce que vous venez de dire avec l'opinion de saint Thomas évoquée dans un exposé précédent, selon laquelle aucun aliment n'est impur ?

F. POPLIN. — Ce rapprochement est des plus instructifs. Il faut commencer par rappeler que saint Thomas suit en cela les Evangiles (Mtt XV, 10-20; Mc, VII, 14-23) : "Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend l'homme impur...". Cette disposition brise la Loi ancienne dans la lettre. Dans la pratique, on assiste à des changements, comme pour le porc, mais aussi à des continuations, comme pour le cheval, les premiers étant mieux remarqués, plus conscientisés que les secondes. Loi contre loi, il y a révolution; usages contre usages, il y a des perdurances qui donnent de l'unité au phénomène judéo-chrétien, et dont j'ai envie de dire qu'elles viennent de plus loin.